

A

Les petites, rangées à l'entrée de la cour, à côté du chien et du chat, regardaient l'homme faire ses premiers pas d'aveugle sur la route, derrière la souris qu'il tenait attachée au bout d'une ficelle. Il allait lentement et avec beaucoup d'hésitation, car la souris était si petite que tout son effort tendait à peine la ficelle, et que le moindre mouvement de l'aveugle faisait tourner la pauvre bête sur elle-même, sans qu'il s'en aperçût.

Delphine, Marinette et le chat poussaient de grands soupirs d'inquiétude et de pitié. Le chien, lui, tremblaient des quatre pattes en voyant l'homme buter aux pierres de la route et hésiter à chaque pas. Les petites le tenaient par le collier et lui caressaient la tête, mais il leur échappa brusquement et courut tout droit à l'aveugle.

— Chien ! crièrent les petites.

— Chien ! cria le chat.

Il courait comme s'il n'eût rien entendu, et quand l'aveugle eut attaché la ficelle à son collier, il s'éloigna sans tourner la tête, pour ne pas voir les petites qui pleuraient avec son ami le chat.

B

Delphine et Marinette revenaient de faire des commissions pour leurs parents, et il leur restait un kilomètre de chemin. Il y avait dans leur cabas trois morceaux de savon, un pain de sucre, une fraise de veau, et pour quinze sous de clous de girofle. Elles le portaient chacune par une oreille et le balançaient en chantant une jolie chanson.

C

A un tournant de la route, et comme elles en étaient à « Mironton, mironton, mirontaine », elles virent un gros chien ébouriffé, et qui marchait la tête basse. Il paraissait de mauvaise humeur ; sous ses babines retroussées luisaient des crocs pointus, et il avait une grande langue qui pendait par terre. Soudain, sa queue se balançait d'un mouvement vif et il se mit à courir au bord de la route, mais si maladroitement qu'il alla donner de la tête contre un arbre. La surprise le fit reculer, et il eut un grondement de colère. Les deux petites filles s'étaient arrêtées au milieu du chemin et se serraient l'une contre l'autre, au risque d'écraser la fraise de veau. Pourtant, Marinette chantait encore : « Mironton, mironton, mirontaine », mais d'une toute petite voix qui tremblait un peu.

— N'ayez pas peur, dit le chien, je ne suis pas méchant. Au contraire. Mais je suis bien ennuyé, parce que je suis aveugle.

D

Le chien vint à elles en remuant la queue encore plus fort, puis leur lécha les jambes et renifla le panier d'un air amical.

— Voilà ce qui m'est arrivé, reprit-il, mais laissez-moi d'abord m'asseoir un moment, je suis fourbu, voyez-vous. Les petites s'assirent en face de lui sur l'herbe du talus, et Delphine prit la précaution de placer le panier entre ses jambes. (...)

Je vous dirais qu'avant d'être aveugle moi-même, j'étais déjà au service d'un homme aveugle. Après m'avoir fait mille caresses, mon maître me dit tout d'un coup : « Chien, veux-tu prendre mon mal et devenir aveugle à ma place ? » Je ne m'attendais pas à celle-là ! lui prendre son mal, il y avait de quoi faire hésiter le meilleur des amis. Vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais je lui ai dit non. (...)

Hier, il s'est montré plus gentil encore que la veille. Il me caressait avec tant d'amitié que j'avais honte de mon refus. Enfin, quoi, autant vaut le dire tout de suite, j'ai fini par accepter. Ah ! Il m'avait bien juré que je serais un chien heureux, qu'il me guiderait sur les chemins comme j'avais fait pour lui, et qu'il saurait me défendre comme je l'avais défendu... Mais je ne lui avais pas plus tôt pris son mal qu'il m'abandonnait sans un mot d'adieu. Et, depuis hier soir, je suis tout seul dans la campagne, me cognant aux arbres, butant aux pierres de la route. (...)

Mais dites-moi, petites, ne voulez-vous pas me conduire auprès de vos parents ? S'ils ne peuvent me garder auprès d'eux, du moins ne refuseront-ils pas de me donner un os ou même une assiettée de soupe, et de me coucher cette nuit.

Les petites ne demandaient pas mieux que de l'emmener avec elles ; même, elles souhaitaient de le garder toujours à la maison. Elles étaient seulement un peu inquiètes de l'accueil que lui feraient leurs parents. Il fallait aussi compter avec le chat qui avait beaucoup d'autorité dans la maison et qui verrait peut-être d'assez mauvais œil l'arrivée d'un chien.

— Venez, dit Delphine, nous ferons notre possible pour vous garder. (...)

Les petites virent, sur la route, un brigand des environs, qui faisait son métier de guetter les enfants en commission pour leur prendre leurs paniers. (...)

— N'ayez pas peur, dit le chien, je m'en vais lui faire une tête qui lui ôtera l'envie de venir regarder dans votre panier. (...)

— Vous voyez, dit le chien lorsque l'homme eut disparu, j'ai beau être aveugle, je sais encore me rendre utile. (...)

Tout en parlant, les petites et le chien aveugle arrivaient à la maison des parents. Le premier qui les vit fut le chat. Il fit le gros dos, comme quand il était en colère ; son poil se hérissa et sa queue balaya la poussière. Puis il courut à la cuisine et dit aux parents :

— Voilà les petites qui rentrent en tirant un chien au bout d'une ficelle. Je n'aime pas beaucoup ça, moi.

— Un chien ? dirent les parents. Par exemple !

Ils sortirent dans la cour et ils virent que le chat n'avait pas menti. (...)

Alors le chien conta encore une fois son aventure et comment, après avoir pris le mal de son maître, il avait été abandonné. Les parents l'écoutaient avec intérêt, et ne dissimulaient pas leur émotion.

— Vous êtes le meilleur des chiens, dit le père, et je ne puis que vous reprocher d'avoir été trop bon. Vous vous êtes montré si charitable que je veux faire quelque chose pour vous. Demeurez donc à la maison aussi longtemps qu'il vous plaira. Je vous construirai une belle niche et vous aurez chaque jour votre soupe, sans compter les os.

E

— Bonjour, chien... c'est moi, le chat, j'ai pensé que si tu voulais bien me donner ton mal, je pourrais devenir aveugle à ta place et faire pour toi ce que tu as fait pour ton maître. (...)

Il parla si bien et montra tant de fermeté que le chien finit par se rendre à sa prière. L'échange se fit sans plus tarder, dans sa niche même où ils se trouvaient. (...)

Depuis qu'il avait recouvré la vue, le chien était très occupé et ne trouvait jamais un moment pour se reposer dans sa niche, sinon à l'heure de midi et pendant la nuit. Le reste du temps, on l'envoyait garder le troupeau, ou bien il lui fallait accompagner ses maîtres par les chemins et par les bois, car il y avait toujours quelqu'un d'entre eux pour l'emmener en promenade. Il ne s'en plaignait pas, au contraire. (...)

Le chat ne regrettait rien. Il se disait que son ami le chien était heureux, et qu'il n'y avait rien de plus important. C'était un très bon chat. (...)

Un matin d'été qu'il faisait chaud, il s'était mis au frais sur la dernière marche de l'escalier qui descendait à la cave, et il ronronnait comme à l'habitude, lorsqu'il sentit quelque chose remuer contre son poil. Il n'avait pas besoin d'y voir pour se rendre compte qu'il s'agissait d'une souris et pour la saisir d'un coup de patte. Elle était si effrayée qu'elle ne chercha même pas à s'enfuir.

— Une petite souris ? dit le chat. Eh bien ! moi, je vais te manger.

— Monsieur le chat, si vous ne me mangez pas, je vous promets de vous obéir toujours.

— Non, j'aime mieux te manger... A moins...

— A moins, monsieur le chat ?

— Eh bien ! voilà : je suis aveugle. Si tu veux prendre ma place et devenir aveugle à ma place, je te laisserai la vie sauve. Tu pourras te promener librement dans la cour, je te donnerai moi-même à manger. En somme, tu as tout avantage à être aveugle dans ces conditions-là. Pour toi qui trembles toujours de tomber entre mes griffes, ce sera la tranquillité. (...)

— Alors, j'aime encore mieux devenir aveugle que d'être mangée. (...)

En rentrant de l'école, à midi, Delphine et Marinette furent très étonnées de voir une petite souris qui se promenait dans la cour entre les pattes du chat.

Elles le furent bien davantage en apprenant que la souris était aveugle et que le chat ne l'était plus.

— C'est une bonne petite bête, dit le chat, elle a un cœur excellent, et je vous recommande d'en avoir bien soin. (...)

Un dimanche qu'il somnolait dans sa niche à côté du chat, pendant que les petites promenaient la souris dans la cour, le chien se mit à renifler d'un air inquiet, puis il se leva en grondant et se dirigea vers le chemin où l'on entendait déjà le pas d'un homme. C'était un vagabond au visage maigre et aux vêtements déchirés qui se traînait avec fatigue. En passant près de la maison, il jeta un coup d'œil dans la cour et eut un mouvement de surprise en voyant le chien. Il s'approcha d'un pas décidé et murmura :

— Chien, renifle-moi un peu... ne me reconnais-tu pas ?

— Si, dit le chien en baissant la tête. Vous êtes mon ancien maître.

— Je me suis mai conduit envers toi, chien... mais si tu savais quel remords j'ai eu, tu me pardonnerais sûrement...

— Je vous pardonne, mais allez-vous-en. (...)

L'homme hésita un moment avant d'aller trouver la souris. (...) Il se pencha sur elle et lui dit doucement :

— Pauvre souris, tu es bien à plaindre.

— Oh ! oui, monsieur, dit la souris. Les petites sont gentilles, le chien aussi, mais je voudrais bien voir clair.

— Veux-tu que je devienne aveugle à ta place ?

— Oui, monsieur.

— En retour, tu me serviras de guide. Je te passerai une ficelle au cou et tu me conduiras sur les chemins.

— Ce n'est pas difficile, dit la souris, je vous conduirai où vous voudrez.